

TÉMOIGNAGE

Michel Wieviorka

On parle souvent, à propos des sciences sociales, de pluridisciplinarité, d'engagement, ou bien encore de diffusion du savoir et de partage de la connaissance : c'est avec à l'esprit ce type de préoccupations que je souhaite évoquer ici Bronisław Geremek, d'une façon qui ne sera anecdotique qu'en apparence.

Ma première rencontre avec lui date de mars (ou peut-être avril) 1981. Quelques semaines plus tôt, j'avais proposé à Alain Touraine d'étendre à l'expérience de Solidarnosc en Pologne le programme de recherche sociologique sur les mouvements sociaux qu'il dirigeait et auquel je participais. Il y avait de quoi être enthousiaste: Solidarnosc se présentait comme un mouvement « total », capable, tout à la fois, d'incarner une puissante conscience ouvrière, de représenter la nation, et de porter en ses flancs la démocratie, face à un adversaire qui était tout la fois l'expression d'une domination dans le travail, celle d'un pouvoir étranger et qui était lourd d'une visée totalitaire, antidémocratique. Avec mes amis Richard Stawiarski, un responsable de la CFDT qui venait de jouer un rôle décisif pour mobiliser son syndicat dans le soutien à Solidarnosc, et le sociologue François Dubet, nous avions décidé de nous rendre en Pologne pour examiner la possibilité d'y conduire une intervention sociologique. Il s'agissait pour nous de mener une recherche utilisant une méthode particulière, qui consiste, pour simplifier, à proposer aux acteurs qu'il s'agit d'étudier, réunis dans des groupes d'une dizaine de personnes, de rencontrer des représentants de leurs adversaires et de leurs partenaires, au fil de séances privées où l'échange est libre, prolongé et exigeant, puis d'analyser avec les chercheurs leur action du point de vue de ses significations les plus hautes. Était-il possible, dans la Pologne d'Edward Gierek et Lech Walesa, de mener à bien une telle recherche, avec des militants de Solidarnosc ?

A peine arrivé à Varsovie, j'appelle donc Bronisław Geremek, dont Alain Touraine, qui l'avait bien connu à Paris, m'avait donné le numéro de téléphone. Il avait été de ces intellectuels qui avaient très tôt rejoint Solidarnosc, sur place, à Gdansk, et il était, nous le savions, très proche de Lech Walesa. Il nous reçoit séance tenante, dans son appartement de la vieille ville. Je le revois encore, tétant sur sa pipe, écoutant sans dire un mot ma description de notre projet, la méthode que nous voulions utiliser, et les illustrations concrètes qui pouvaient l'aider à mieux comprendre notre idée : « imaginez, lui dis-je, un groupe d'une dizaine d'ouvriers des chantiers navals de Gdansk qui recevraient un jour un directeur d'usine, un autre un responsable local du Parti, puis un responsable de la Sécurité ou un milicien, un intellectuel important, parmi ceux qui sont venus, comme lui, apporter leur soutien au mouvement, ou bien encore un prêtre, puisque la conscience nationale en Pologne n'est jamais très éloignée du catholicisme, etc. Imaginez ce même groupe discutant ensuite uniquement avec les chercheurs, qui lui proposent des hypothèses sur le sens de son action ». Bronisław Geremek me laisse parler, et quand la description est achevée, il me répond, en substance : « tout ceci est fort possible, la démarche est intéressante. Il ajoute : mais il y a un vrai problème... ». Il ménage ses effets, nous laissant un quart de seconde dans l'angoisse de l'impossibilité de mener à bien notre projet. Et il précise : « former un groupe [ou plusieurs, dans différentes villes de Pologne] ne devrait pas être difficile, le syndicat donnera le feu vert, je l'en convaincrAI ; organiser diverses rencontres entre les groupes et des interlocuteurs est possible ». Mais dans la liste que je lui ai soumise, il voit une limite : il ne sera pas possible d'inviter un milicien comme interlocuteur ! Bref, à ce détail près dont il a fait, par humour, un obstacle qui n'en est pas vraiment un, la recherche est tout à fait possible, il nous aidera, il trouve intéressant de contribuer ainsi à élever la capacité d'analyse des acteurs et à produire des connaissances sur leur mouvement. Il nous demande aussi si nous allons rencontrer Lech Walesa : c'est bien sûr notre désir, d'ailleurs, nous comptons nous rendre dans les jours qui viennent à Gdansk, où des amis de Richard Stawiarski devraient nous organiser une rencontre avec le leader du mouvement. Et là, Bronisław Geremek nous arrête : « surtout, ne le voyez pas avant que je lui aie parlé, il risquerait de vous opposer un refus sur lequel il ne serait pas possible ensuite de revenir ». Ce qui fait que lorsque nous arrivons à Gdansk, et qu'il nous est proposé à plusieurs reprises de rencontrer Lech Walesa, nous inventons les prétextes les plus artificiels qui soient pour l'éviter.

La recherche se fera, ensuite, avec son aide, je le tiendrai au courant de l'avancée de nos travaux, et un jour, il nous fait savoir que, conformément à notre souhait, il a organisé pour Alain Touraine et moi un petit déjeuner avec Lech Walesa, dans un hôtel de Varsovie – c'est lui personnellement qui traduira. Au cours de la rencontre, un serveur vient à notre table, et Geremek s'éloigne un instant. Il revient, donne des explications à Walesa, et se tourne vers Alain Touraine et moi-même, cachant mal une certaine hilarité : un journaliste voulait interviewer Walesa à propos de l'avortement et de la contraception, et connaissant ses positions, catholiques et très conservatrices sur ce registre, il a éconduit le journaliste, et servi à Walesa une toute autre explication, fantaisiste, sur les raisons qui l'avaient fait quitter notre table.

En septembre 1981, je suis invité à Gdansk comme expert au Congrès de Solidarnosc, le seul que le syndicat tiendra avant son interdiction d'existence, et je croise dès mon arrivée Bronisław Geremek. Le climat est alors tendu au sein de Solidarnosc, et la face de lumière du mouvement tend à s'affaiblir tandis que se profile sa face d'ombre, défensive, vaguement populiste, tentée par le nationalisme des « vrais Polonais », voire, parfois, par un certain antisémitisme. Bronisław Geremek me salue amicalement, avec un commentaire de type sociologique qui ne manque pas de sel: « vous étiez venu me voir il y a six mois avec l'idée d'étudier un mouvement social, vous venez maintenant étudier la crise d'un mouvement social ! ».

Lorsque Solidarnosc est le 13 décembre 1981 brutalement interdit d'existence par le Général Jaruzelski, et que ses militants, dont Bronisław Geremek, sont emprisonnés par milliers, j'ai fait partie de ceux qui, depuis Paris, s'efforçaient de leur apporter un soutien intellectuel, moral et politique, et je me suis rendu le plus tôt possible en Pologne. Au moment de partir pour l'un de ces voyages, on annonce que Bronisław Geremek est sur le point d'être libéré. Je me procure pour les lui apporter une ou deux bouteilles de bon vin - il appréciait - et me rends dès mon arrivée chez lui. Malheureusement, il ne sera libéré que beaucoup plus tard, le régime s'acharnait sur lui, ce qui se comprend bien compte tenu de son rôle central dans le processus qui a abouti, finalement, à la fin du communisme.

J'ai ensuite eu plusieurs occasions de le voir, et en 2006, au moment d'organiser comme chaque année les Entretiens d'Auxerre, cette fois-ci sur le thème « Douce France », je l'invite à ouvrir ce colloque. Il accepte. D'où le superbe texte qui est reproduit dans cette livraison, ainsi que les photos que mon épouse Béatrice a pris lors d'une soirée mémorable passée avec lui après sa conférence, à l'Hôtel Ribière, une chaleureuse résidence que la Ville d'Auxerre utilise pour ses réceptions, et où nous étions une quarantaine d'invités autour de lui.

Ainsi, le grand historien avait été capable, sans hésitation, de soutenir une recherche sociologique, de la faciliter, d'en comprendre les enjeux théoriques et concrets - d'autres auraient plutôt fait barrage. L'intellectuel engagé savait conseiller, mais aussi protéger le leader du mouvement qu'il soutenait, y compris contre lui-même, et il deviendra plus tard un acteur politique décisif, pour son pays comme pour l'Europe, sans jamais que son amour pour la France en soit affaibli. Ferme, toujours lucide, précis, ne perdant jamais son sens de l'humour, toujours chaleureux avec, le cas échéant, un zeste de causticité, il aimait la vie et l'échange intellectuel. Ce fut une chance et un privilège pour moi d'entretenir avec lui une relation amicale.

